

Le monde la communication en deuil

Samson Ebang-Nkili s'en est allé

E. NDONG-ASSEKO

Libreville/Gabon

SAMSON Ebang-Nkili, journaliste émérite de presse écrite retraité, un ancien de l'Union, est décédé à Libreville dans la nuit de mercredi à jeudi. Il avait une soixantaine d'années.

Depuis quelques années, on savait sa santé fragile. Au départ, il parlait des courbatures doublées de rhumatismes aigus. Il semble bien que ces premiers

maux se soient compliqués avec l'adjonction d'autres pathologies. Une somme de difficultés qui a fini par avoir raison de cet amoureux de la belle écriture. Agencier, l'homme a passé l'essentiel de sa carrière à l'Agence gabonaise de presse (AGP), organe où il avait su se faire une place incontournable au sein de sa rédaction. Sa vaste culture générale, sa faconde et son inspiration étaient assez particulières, nourries qu'elles étaient d'un désir de re-



Photo : Chris OYAME

Samson Ebang Nkili, une grande perte pour la presse gabonaise.

cherche toujours inassouvi. Un temps, il avait donné son expertise au bénéfice du 1er arrondissement de Libreville, en mettant en place une stratégie de communication qui avait permis à cette circonscription de mieux "se vendre". Auparavant, et pendant longtemps, il a été sinon le premier, du moins celui qui a donné une véritable dimension à la section Gabon de l'Union internationale de la presse francophone (UIPF). Ancien de l'Église évangélique du Gabon (paroisse de Gros-Bouquet), il avait pris part à plusieurs résolutions concernant la vie de cette église. Sa dernière apparition pu-

blique remonte au jeudi 2 mai dernier, où il avait livré une communication sur l'histoire de la presse écrite au Gabon, dans le cadre du lancement des activités commémoratives de la 26e édition de la Journée mondiale de la liberté de presse, au siège de l'AGP à Akanda. A l'occasion, il avait également donné à l'assistance un aperçu de son livre à paraître le 15 juin prochain : "L'histoire de la presse gabonaise de 1922 à nos jours". Il avait donné un avant-goût de l'ouvrage à travers un entretien exclusif qu'il avait accordé à "L'Union" lors de ces assises. Une interview que nous publions ci-dessous.

Chronique littéraire

Misère du lecteur marginal

IL va falloir, un jour ou l'autre, que certains finissent par se dévouer. Les métiers de la diffusion et de la distribution continuent cruellement de manquer dans le paysage littéraire gabonais. Cruellement. Les plaintes des enseignants, des parents d'élèves, des élèves et des curieux vivent à l'exaspération. Un autre dirait qu'ils crient dans le désert. Pas faux, quand on sait qu'il s'agit d'une vieille affaire qui n'a jamais eu l'air de perturber le sommeil d'un quelconque décideur politique soucieux de la formation de la progéniture de la République.

La réalité est là, encore et toujours : nulle part l'on ne trouve les ouvrages dont on pourrait avoir besoin, comme et quand on veut. Pourquoi ? Parce que les Africains en général et les Gabonais en particulier ne lisent pas, arguent certains. D'où le désintérêt des quelques libraires du pays relativement à cette situation. Comment leur donner tort, lorsque l'honnêteté intellectuelle nous oblige à reconnaître que cette thèse n'est pas une vue de l'esprit ? Nous sommes hélas trop bien placé pour en convenir, à défaut d'ajouter de l'eau à leur moulin. A quoi cela leur sert-il d'engloutir des millions de francs dans l'achat et l'importation de livres si c'est pour le plaisir de remplir des étagères ? Une question de bon sens, voilà tout.

Pourtant, il y a bien une frange de la population qui lit, en dépit de tout. C'est pour elle que nous plaçons d'abord. Mais aussi pour ces lecteurs circonstanciels qui fréquentent les livres parce que c'est obligatoire en classe ou dans le cadre d'une formation particulière. Ceux-là ont besoin de livres, et pas toujours des « classiques ». Or, ils ne sont pas honorés comme ils le mériteraient. D'où le problème.

Dans ce cas, que faut-il faire pour sortir de cet embarras permanent, concrètement ? Aucun enseignement ne se donne sans supports didactiques. Cela revient donc à dire que le besoin des ouvrages demeure une préoccupation constante. La demande est là, mais pas l'offre, du moins pas cette offre-là. Si cette dernière manque, c'est que les librairies ne proposent que peu de ces livres dont ont besoin certaines catégories sociales. Nulle part nous n'avons vu vendre Yukio Mishima, Truman Capote, Paul Celan, Rudyard Kipling, Felwine Sarr, Souleymane Bachir Diagne, Jacques Rabemananjara, Michele Rakoson, Alice Munro, par exemple.

Il est vrai que cela ne date pas d'aujourd'hui, le problème. Depuis toujours, le système D demeure la solution de rechange. A chacun de trouver les voies et moyens, les ressources susceptibles de faire venir à lui l'ouvrage désiré. Les enseignants-chercheurs et les étudiants inscrits dans les cycles de la recherche, par exemple, éprouvent toutes les peines du monde à se procurer les textes nécessaires à leurs travaux et à leur épanouissement intellectuel. On fait comme on peut, et heureux les heureux qui ont de la famille, des amis en Occident (ou qui s'y rendent), et qui peuvent leur acheter les romans, les pièces de théâtre, les recueils de nouvelles, les contes, les biographies et les essais dont ils ont besoin.

Finalement, on fait comme on peut, qui pour s'offrir un livre, qui pour le mettre à la disposition de la demande. Dans ce dernier cas, la fraude n'est pas loin. La nature ayant horreur du vide, la contrefaçon entre dans la danse. Nous y sommes.

Trois questions à...

...Samson Ebang Nkili : " (...) Rien ne sert mieux l'expression d'une démocratie qu'une presse libre et indépendante "

Propos recueillis par Y.F.I
Libreville/Gabon

L'union. Peut-on avoir une idée de votre parcours professionnel ?

SAMSON EBANG NKILI : j'ai un parcours un peu atypique dans le monde de la communication gabonaise. J'ai fait des études comme tout le monde, mais quand je suis arrivé à la communication, j'ai eu la chance d'avoir des bourses des ONGs. D'abord, une bourse de l'Unesco. Je suis allé faire le journalisme économique et financier. Avec une autre bourse de la Francophonie, je suis allé faire le journalisme culturel. Et une autre bourse encore de coopération. Je suis allé au Canada pour faire le journalisme en démocratie et j'y suis resté longtemps. Donc, cela m'a permis d'être souvent à des sommets francophones, d'assister aux séminaires et colloques dans le monde de la communication. Actuellement, je totalise quatre sommets francophones, huit états généraux de la presse francophone. Le reste, je ne m'en rappelle plus.

Vous vous apprêtez à publier un livre, "L'histoire de la presse gabo-

naise de 1922 à nos jours", peut-on en savoir un peu plus sur cet ouvrage ?

C'est Guy Soleman, un des grands écrivains français les plus prolifiques, qui m'a inspiré. Il disait que quand il va en librairie et qu'il ne trouve pas un livre, il l'écrit. J'avais un peu regardé tout ce qu'on écrit sur la presse gabonaise, c'était descriptif et factuel. Je me suis dit que cette presse a quand même une histoire. On ne peut pas se baser sur des contes. L'histoire de la presse gabonaise date de 1922, quand Cyr Laurent Antchouey écrit son premier journal. C'est-à-dire que la presse gabonaise, à mon avis, c'est la première institution du pays. En fait, elle fêtera son centenaire le 22 juin 2022.

Quels ont été donc les temps forts et heures de gloire de la presse gabonaise ?

Pas seulement les heures de gloire. La presse gabonaise n'est pas bâillonnée, mais seulement elle est mal canalisée quand on voit le cas de la Haute autorité de la communication (HAC). En fait, si les professionnels dans le monde de la communication pouvaient lire, ils comprendraient. A partir de quoi le politique doit

designer un membre de la HAC. Un membre de la HAC doit être élu par des professionnels, qui connaissent les valeurs du métier. C'est Octavio Paz qui disait ça « *le tiers monde, ce n'est pas seulement la pauvreté des masses* ». Il y a des degrés divers. Il faut que les professionnels eux-mêmes élisent leurs représentants. Voilà l'une des grandes tares de la presse gabonaise. La presse n'est pas subventionnée, voilà un autre problème, surtout pour la presse libre.

Et vous savez que rien ne sert mieux l'expression d'une démocratie qu'une presse libre et indépendante.

Un conseil pour les nouvelles générations ?

Beaucoup de lecture. Et il faudrait aussi que les journalistes gabonais sortent, parce qu'on dit que la vie c'est comme un livre. Celui qui n'a pas encore voyagé n'a lu qu'une page. Il faut aller partager des expériences ailleurs.

